d'anecdotes, d'historiettes, d'exemples, de paraboles qui rappellent la manière de Hans Sachs. Une parabole générale forme d'ailleurs la base du poëme. Il est question dès l'abord d'un poirier dont le tronc est formé par Adam et Eve, et dont les fruits sont les hommes. Tant que l'arbre est en fleurs, tout va bien; l'homme dans son enfance est innocent; mais quand les fruits mûrissent, ils tombent; et alors il y a lieu de distinguer entre eux : les uns tombent dans les épines, les autres dans le puits, les troisièmes dans la boue. Ceux qui tombent dans les épines sont les orgueilleux, et l'orgueil, dit le poëte, est la perte de l'homme; ceux qui tombent dans le puits sont les envieux et les avares; le vice de l'époque, c'est de ne pas savoir se contenter de sa position et de vouloir toujours aspirer à des destinées plus élevées; ceux enfin qui tombent dans la boue sont les ivrognes, les débauchés et les goinfres. L'auteur passe alors en revue toutes les classes de la société, et démontre que partout, à tous les degrés de l'échelle sociale, se trouvent les mêmes vices. Il ne peut s'empêcher de louer le temps passé et de vanter les vertus de ses ancêtres. Sébastien Brandt reprit le même sujet, qui devint le thème favori de tous les poëtes du XIVe et du XVe siècle. Le peuple se jetait avec avidité sur ces tableaux de la misère et de la corruption générales, et se préparait ainsi aux grandes luttes de la Réforme. L'œuvre de Hugo de Trimberg est écrite en vers; mais le poëte ne s'est inquiété ni de la rime ni de la césure; il s'est contenté de compter les syllabes. Le style est celui d'un homme du peuple qui veut parler au peuple.

Coureur des grèves (LE), roman flamand, par Henri Conscience. Cet ouvrage ne ressemble guère aux romans que l'on publie en France. C'est une étude de mœurs de pêcheurs dans toute leur naïveté. Bella, la perle des pêcheuses, a recueilli dans son humble cabane un émigré français, blessé, M. de Milval. Insensiblement et sans s'en douter, elle s'éprend de celui à qui elle a sauvé la vie, et dès lors une pensée unique occupe son esprit et dirige ses actions : le bonheur de celui qu'elle aime. Une vie de dévouement et d'abnégation commence pour elle, d'autant plus sublime que l'humble fille n'entrevoit même pas la possibilité de jamais voir combler la distance qui la sépare du gentilhomme français. Elle ignore, la naïve enfant! que noblesse de cœur vaut mieux que noblesse de nom. Dans la vie, la douleur marche toujours côte à côte avec la joie. Entre M. de Milval et Bella, son ange gardien, se dresse le mauvais ange, le génie du mal, sous la figure de Jacob Snel, le coureur des grèves. Furieux de voir son amour dédaigné par la jeune fille, Snel va dénoncer le comte aux autorités républicaines, en même temps qu'il excite contre lui la jalousie de Joseph, un franc cœur de marin, qui aime Bella. M. de Milval est perdu, à moins qu'il n'échappe pendant la nuit à la poursuite des soldats de la république. Bella n'hésite point, elle promet sa main à Joseph pour prix du salut du comte, et, pendant une nuit d'orage, tous deux exposent leur vie pour sauver celle de l'émigré : M. de Milval rejoint les siens. Ce dernier sacrifice est au-dessus des forces de la jeune fille; elle tiendra sa parole, mais elle en mourra. Alors commence une lutte de générosité entre Bella, qui veut rester fidèle à son serment, et Joseph, qui a le cœur trop haut placé pour accepter une abnégation si grande; il renonce à elle volontairement. Pendant ce temps, le comte, poursuivi par la fatalité, est tombé au pouvoir de ses ennemis après une lutte acharnée. Le conseil de guerre a prononcé son arrêt; il va périr. Bella et Joseph accourent, se jettent aux genoux du général républicain. Une seconde fois M. de Milval leur doit la vie. Tant d'héroïsme ne devait point rester sans récompense. Le premier consul rend à l'émigré les biens de sa famille, et Bella, devenue comtesse de Milval, voit le bon Joseph faire sauter sur ses genoux les petits enfants qui naissent de cette heureux mariage. Dans l'ombre de ce tableau, on aperçoit le châtiment du vice; le coureur des grèves, condamné pour ses méfaits, a perdu la raison aux galères. Dieu est juste.

Tel est le fond de ce drame intime, chef-d'œuvre de naturel et de sentiment. Rien de plus pur, de plus simple et cependant de plus élevé que le caractère de Bella. Cet enfant de la nature atteint au sublime en n'écoutant que la voix de son cœur. Lorsque M. de Milval veut la quitter pour rejoindre l'armée de Condé, elle étouffe les battements de son cœur, et la noblesse instinctive de ses sentiments lui donne la force de conseiller elle-même au comte de partir. Elle a senti que M. de Milval ne pouvait se conduire lâchement. Lorsqu'elle immole le bonheur de sa vie en s'offrant, victime résignée, à Joseph pour prix de la vie du comte, elle n'hésite pas; elle sent qu'elle en mourra, qu'importe? pourvu que le comte vive. Et ce qui fait le mérite de son dévouement, c'est qu'il est simple, sans affectation; elle semble ignorer son héroïsme, tant il lui paraît naturel. Avec de tels sentiments, Bella, devenue comtesse, sera aussi bien à sa place que Bella, la pêcheuse, dans la cabane de son père, le vieux Stock. Un mot suffira pour faire connaître celui-ci; il est digne d'être le père de Bella, comme M. de Milval est digne du dévouement qu'il leur inspire à tous les deux. La figure de Joseph, nature rude et bonne, prête, selon la disposition du moment, à vous tuer ou à se faire tuer pour vous, est vraie dans son originalité. Snel, le coureur des grèves, est un type achevé de bassesse, de méchanceté et de lâcheté. L'homme qui aime mieux dépouiller les morts jetés sur le rivage par les vagues en courroux, que de travailler, finira par devenir lui-même le pourvoyeur de la mort. On se sent des envies furieuses d'écraser ce reptile, et on éprouve un sentiment de satisfaction lorsqu'on le voit subir le châtiment de ses crimes. L'auteur du *Coureur des grèves* possède une connaissance profonde des passions humaines et une sensibilité très-développée, à laquelle prête un nouveau charme le naturel plein de simplicité et d'élégance de son style. Sa Bella d'ailleurs n'est pas une inconnue pour nous; c'est une sœur de Graziella.

COURE-VITE s. m. Ornith. V. COURT-VITE.

COURFEU s. m. (kour-feu). Ancienne forme du mot COUVRE-FEU.

COURGE s. f. (kour-je — *courge* et *gourde* sont deux mots de même origine, et dérivent tous deux du latin *cucurbita*, par l'intermédiaire d'une ancienne forme *gougourde* ayant conservé la réduplication, et de la forme provençale moderne *cougourdo*. Dans le patois du Jura, on trouve un dérivé particulier *coudre*. L'italien s'éloigne plus que le français du type latin primitif avec son *cucuzza*. V. pour plus de détails le mot CUCURBITACÉ). Bot. Genre de plantes, type de la famille des cucurbitacées et de la tribu des cucurbitées, comprenant une vingtaine d'espèces et un nombre considérable de variétés : *La* COURGE *de Barbarie est d'un goût délicat.* (F. Gérard.) *La culture des* COURGES *n'est pas difficile.* (F. Gérard.) *Les* COURGES *sont ordinairement abandonnées à leur développement naturel.* (A. Hardy.) *Les* COURGES, *originaires des contrées chaudes du globe, sont aujourd'hui répandues partout.* (Bouillet.) ‖ Fruit de la même plante : *Huile de* COURGE. *Plat de* COURGES.

— *Tête de courge*, ou simplement *courge*, Expression par laquelle les Latins désignaient les têtes vides et sans cervelle, les sots.

— Techn. Bâton un peu recourbé, à l'aide duquel les porteurs d'eau portent leurs seaux.

— Archit. Corbeau de pierre ou de fer, sur lequel repose le manteau d'une cheminée sans chambranle.

— **Encycl.** Bot. Le genre *courge* (*cucurbita*), type de la famille des cucurbitacées, renferme plusieurs espèces, dont la détermination scientifique laisse beaucoup à désirer. La facilité avec laquelle elles se fécondent entre elles et produisent des hybrides fertiles, le nombre considérable de variétés issues du type ou des types primitifs, contribuent à augmenter la confusion. En attendant que des observations sérieuses viennent mettre de l'ordre et répandre de la lumière dans ce chaos, nous nous rangerons à la manière de voir de M. Vilmorin, la plus rationnelle, à notre avis. D'après ce savant botaniste-horticulteur, toutes les variétés confondues dans le langage ordinaire sous le nom collectif de *courge* ne sont que des variétés, des races plus ou moins permanentes d'un même type spécifique primitif, que nous nous contenterons de désigner par son nom générique (*cucurbita*).

La *courge*, en prenant ce terme dans le sens le plus large, est une plante annuelle, à tiges anguleuses, rudes ou épineuses, creuses, rampantes, très-longues dans la plupart des variétés; les feuilles sont alternes, longuement pétiolées, rudes au toucher, ordinairement très-grandes; les fleurs, monoïques, campanulées, jaunes de diverses nuances; les fruits plus ou moins volumineux, ordinairement creux, offrant de trois à cinq loges qui renferment de nombreuses graines ovales, aplaties, munies d'un bourrelet.

On ignore la vraie patrie de la *courge;* on pense néanmoins avec quelque raison que cette plante est originaire de l'Inde; soumise depuis longtemps à la culture, elle a produit de nombreuses variétés, réparties en plusieurs groupes secondaires : *courge proprement dite, citrouille, potiron, giraumon, patisson, coloquinte, gourde* ou *calebasse*, etc. Nous ne parlerons ici que des *courges* proprement dites, et nous renverrons, pour les autres groupes, aux articles spéciaux.

La *courge à la moelle* donne un fruit ovoïde, d'environ 0 m. 27 de longueur sur 0 m. 11 de diamètre, à côtes légèrement arquées, renfermant, sous une écorce d'un jaune brillant, une chair d'un blanc jaunâtre, épaisse de 0 m. 02 à 0 m. 03. Quand le fruit est complétement formé, la chair en est dure et sèche; aussi n'attend-on pas qu'il soit arrivé à cet état; on le consomme quand il est à demi en maturité; alors il est tendre et moelleux, et se mange farci ou en sauce blanche. La *courge sucrière du Brésil* a un fruit plus arrondi, à écorce jaune orange lisse, à chair de même couleur et très-sucrée à sa complète maturité, de bonne qualité et se conservant bien. La *courge de Virginie* ou *courge blanche non coureuse* se distingue par ses tiges à rameaux courts et non traînants comme dans les autres variétés; chaque plante ne porte ordinairement que deux fruits, à chair blanc jaunâtre, épaisse, de bonne qualité dans le jeune âge, dure et coriace à complète maturité. La *courge d'Italie* ou *coucourzelle* ressemble beaucoup, sous tous les rapports, à la précédente. La *courge de Barbarie* porte aussi les noms de *concombre de Barbarie* ou *de Malte*, de *citrouille iroquoise*, *giraumon à bandes*, etc.; son fruit, long de 0 m. 45, a une chair jaune pâle, de qualité médiocre. La *courge des Patagons* en diffère peu. La *courge pleine de Naples*, appelée aussi *courge valise* ou *porte-manteau*, doit ces derniers noms à la forme de son fruit, renflé vers ses extrémités et courbé comme un porte-manteau sur le dos d'un cheval; sa chair, qui remplit toute la cavité, est d'un jaune vif et de bonne qualité. La *courge de l'Ohio*, à chair jaune orange foncé, très-féculente, est une des meilleures; aussi est-elle très-répandue et fort estimée aux Etats-Unis. La *courge de Valparaiso* est aussi une excellente variété, à chair jaune orange, très-sucrée et délicate. La *courge de Chypre* n'a rien de bien remarquable. La *courge marron* ressemble beaucoup, à tous égards, à celle de l'Ohio. La *courge melonnée*, *courge musquée de Marseille* ou *à la violette*, présente beaucoup de diversité dans la couleur extérieure de son fruit; la chair en est épaisse, d'un jaune verdâtre. Cette *courge* ne peut être recommandée que dans le Midi; elle est trop tardive dans les climats du Nord. La *courge crochue* ou *coutors* est estimée aux Etats-Unis; mais on doit la manger avant qu'elle ait atteint toute sa grosseur; on en distingue deux sous-variétés, l'une à tiges coureuses, l'autre à tiges non coureuses. Nous citerons encore la *courge de Genève* ou *courgeron*, la *courge de Castille* et la *courge de Lima*.

La culture des *courges* est fort ancienne; on la trouve répandue chez les Egyptiens, puis chez les Juifs, et c'est sans doute par eux qu'elle s'est propagée dans nos contrées. Elle se fait dans les jardins et dans les champs, pour la nourriture de l'homme et des animaux domestiques; c'est surtout dans la Touraine, le Maine et l'Anjou qu'elle est bien entendue. Les *courges* se mangent ordinairement cuites et assaisonnées de diverses manières; elles s'allient surtout très-bien avec le lait. On en fait des confitures et des marmelades. En les traitant comme les choux d'Alsace, on prépare une conserve analogue à la choucroute, qui peut se garder longtemps et fournir de bonnes provisions d'hiver. On les hache pour les donner, crues ou cuites, aux bestiaux, notamment aux vaches, chez lesquelles elles augmentent la sécrétion du lait, et aux cochons, qu'elles engraissent. On peut utiliser de la même manière les feuilles de la plante. On obtient des pepins des *courges* une huile de qualité diverse, suivant qu'elle a été extraite à froid ou à chaud. Dans le premier cas, elle a une couleur verdâtre, mais une saveur très-supportable; aussi l'emploie-t-on dans les usages culinaires. On pourrait l'obtenir très-blanche, en enlevant le tégument vert intérieur de l'amande; mais ce procédé fort lent ne pourrait s'appliquer à de grandes quantités. Dans le second cas, elle n'est bonne que pour l'éclairage; elle brûle bien, dure longtemps, répand une lumière vive et peu de fumée. On tire partie des tourteaux en les donnant aux bêtes bovines ou porcines. Enfin les fanes servent à faire de la litière, ou bien elles sont brûlées sur place, et fournissent ainsi au sol un bon amendement.

COURGÉE s. f. (kour-jé — lat. *corrigium*, même sens). Courroie, sangle, fouet. ‖ Vieux mot.

— Vitic. Sarment de vigne qu'on sépare d'un cep pour le lier à un échalas plus éloigné.

COURGÉE s. f. (kour-jé — rad. *courge*, dans le sens de bâton). Quantité d'eau que l'on porte en une fois à l'aide de la courge : *Une* COURGÉE *d'eau.*

COURGER v. n. ou intr. (kour-jé). Couler. ‖ Courir. ‖ Vieux mot.

COURHAUT (J.-F.), chirurgien français, né à Nolay en 1777. Il a publié quelques ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Traité de l'ergot du seigle* (1827, in-8°); *Cours d'une doctrine médico-chirurgicale pratique basée sur la fermentation et ses quatre phases* (1827, in-8°); *Prospectus de la doctrine universelle des lois et phénomènes de la nature appliquée à l'art de guérir* (1841), etc.

COURIANDE s. f. (kou-ri-an-de). Agric. Variété de châtaigne des environs de Périgueux, appelée aussi MARRON SAUVAGE.

COURICACA ou **CURICACA** s. m. (kou-ri-ka-ka). Ornith. Nom indigène d'une espèce du genre tantale.

— **Encycl.** Le *couricaca*, échassier du genre tantale, voisin des ibis, est de la taille de la cigogne. Il a le bec robuste, très-gros à la base, courbé à l'extrémité; la tête et le cou chauves, couverts d'une peau bleuâtre et ridée; presque tout le plumage blanc, avec les pennes des ailes et de la queue noires. Il vit en troupes dans les lieux inondés de l'Australie et de l'Amérique du Sud; pendant l'été, on le trouve même dans la Caroline. Il se nourrit de poissons, surtout d'anguilles. Sa démarche est lente, et son naturel stupide. Il se perche souvent sur les arbres les plus élevés. Bien que cet oiseau soit fort abondant, on ne lui fait pas la chasse, parce que la chair en est un mauvais aliment.

COURIER (Paul-Louis), officier d'artillerie, helléniste et pamphlétaire français, né à Paris le 4 janvier 1772, mort assassiné le 10 avril 1825. Son père, riche bourgeois, poursuivi par la vengeance du duc d'O... dont il avait, disait-on, séduit la femme, mais qui, par contre, lui devait beaucoup d'argent, alla se cacher en Touraine emmenant le tout jeune Paul-Louis, dont il va légitimer la naissance; car, il faudra peut-être s'en souvenir en analysant ses écrits, Courier est enfant naturel.

Ce fut donc en ce beau pays de Véretz, qu'il doit illustrer un jour, sous les yeux et par les soins de celui qui venait de lui donner son nom, et qui était un homme d'esprit et un lettré, que le futur pamphlétaire reçut son éducation première. A quinze ans, il vient à Paris où il a pour maîtres Callet et Labbey, mathématiciens distingués. Depuis longtemps, en effet, son père avait manifesté le désir qu'il entrât un jour dans une arme savante. Mais Paul-Louis avait goûté aux fruits de l'antiquité, si souvent aigres aux lèvres des enfants, mais que lui avait trouvés doux et pleins de saveur, parce qu'ils les avait cueillis aux arbres mêmes, sans y être contraint, en se jouant. Si longtemps il s'en était nourri, qu'il ne pouvait plus s'en passer; et, outre les deux professeurs que nous venons de nommer, il lui en fallut un troisième, M. de Vauvilliers, professeur de grec au Collège de France.

Et, en vérité, le jeune Paul-Louis, le futur artilleur, qui avait souvent des distractions presque volontaires, ouvrait, pour un volume d'algèbre ou de trigonométrie, les *Dialogues* de Lucien ou l'*Iliade* d'Homère; il l'avoue lui-même : « J'aurais donné, disait-il, toutes les vérités d'Euclide pour une page d'Isocrate. »

Cependant M. Labbey ayant été nommé professeur à l'école d'artillerie de Châlons, le jeune amoureux de l'antiquité, ce jeune descendant en ligne directe des Grecs, fut obligé de le suivre, sacrifiant ses goûts aux désirs de son père. C'était au lendemain du 10 août, au moment de l'invasion prussienne; Paul-Louis est placé en sentinelle aux portes de la ville, il est soldat durant quelques jours. Mais Dumouriez a défait l'ennemi. Les élèves de Châlons reprennent leurs études pacifiques, et, au mois de juin 1793, Paul-Louis Courier, nommé lieutenant d'artillerie, est envoyé en garnison à Thionville.

Le voilà donc lancé dans la carrière militaire, de toutes les carrières celle qui lui convenait le moins; bientôt, la voyant de plus près, il la prendra en horreur, en mépris. Deux mois après qu'il a été nommé lieutenant, lorsqu'il devrait avoir été un peu grisé de son bel uniforme et du bruit que fait son sabre traînant derrière lui,— il a vingt ans!— le 10 septembre 1793, il écrit à sa mère pour lui demander deux tomes de Démosthène, et il ajoute : « Mes livres font ma joie, et presque ma seule société. Je ne m'ennuie que quand on me force à les quitter, et je les retrouve toujours avec plaisir. J'aime surtout à relire ceux que j'ai déjà lus nombre de fois, et par là j'acquiers une érudition moins étendue, mais plus solide. A la vérité je n'aurai jamais une grande connaissance de l'histoire, qui exige bien plus de lectures, mais je gagnerai autre chose qui vaut autant selon moi... »

Ainsi restera Paul-Louis Courier tout le long de sa vie militaire, s'éloignant du bruit des camps, du tapage de la soldatesque, ou plutôt s'isolant, même lorsqu'il est au plus fort de la mêlée, pour vivre dans un monde idéal, converser avec Isocrate, Lucien, Sapho, Longus, avec tous les génies de l'antiquité qui lui ont souri dans sa jeunesse.

Il songe si peu qu'il est soldat, quoiqu'il ait fait preuve de bravoure en maintes circonstances, que parfois dans une vieille abbaye, à la recherche de bouquins, devant un monument qu'il étudie, une inscription qu'il s'applique à déchiffrer, il oublie les exigences de la discipline militaire. Un jour (il était alors capitaine d'artillerie à l'armée de Mayence), il apprend que sa mère était gravement malade, et, sans congé, sans même prévenir ses chefs, il part, il vole à la Véronique, près de Luynes, en Touraine. Il s'exposait à être poursuivi comme déserteur, et, sans la protection de quelques amis puissants, ce coup de tête eût pu avoir des conséquences fâcheuses.

Envoyé à Albi pour y recevoir livraison d'une certaine quantité de boulets et d'affûts, ce qui était une disgrâce, Paul-Louis Courier, indifférent à tout, excepté à ce qui touche aux anciens, se met à traduire le *Pro Ligario* de Cicéron.

En 1796, nous le retrouvons en garnison à Toulouse, ayant un peu, ce semble, oublié ses chers livres et se livrant tout entier aux plaisirs du monde et même du demi-monde; il court les bals et les spectacles, il joue, et, afin de danser avec grâce, il prend des leçons; Mlle Simonette, une danseuse, est sa maîtresse; une grande dame, restée à peu près inconnue, son amante... Et ici peut-être il conviendrait de donner le portrait physique de Paul-Louis Courier. S'il faut en croire un de ses amis, notre héros était grand, mince et maigre, avec une bouche largement fendue, de grosses lèvres, un visage marqué de la petite vérole, fort laid en un mot, mais d'une laideur animée et embellie pour ainsi dire par la gaieté et l'esprit de la physionomie. Il se piquait même de bonnes fortunes... du moins au dire de ses camarades.

N'ayez crainte cependant, il n'a pas fait d'infidélité aux Muses qu'il aimait depuis l'enfance, et sortant de Toulouse, un peu comme son père avait fui de Paris, il oublie bien vite

et Mlle Simonette et la grande dame inconnue, pour ne se souvenir que de M. Chlewaleski, un savant polonais dont il a fait connaissance entre deux quadrilles. C'est à lui qu'est adressée la première lettre qui révèle Paul-Louis Courier, lettre qui est un chef-d'œuvre de pureté et de grâce exquise, de verve à la fois et d'émotion vraie. Il était à Rome où il avait été envoyé pour prendre le commandement d'une compagnie d'artillerie. Témoin du pillage effréné, sacrilége auquel est livrée la cité antique, occupée par une soldatesque ignorante et qui se croit tout permis (c'était au lendemain du départ de Bonaparte, en janvier 1799), il écrit à son ami de Toulouse :

« Dites à ceux qui veulent voir Rome qu'ils se hâtent, car chaque jour le fer du soldat et la serre des agents français flétrissent ses beautés naturelles et la dépouillent de sa parure. Permis à vous, monsieur, qui êtes accoutumé au langage naturel et noble de l'antiquité, de trouver ces expressions trop fleuries, ou même trop fardées; mais je n'en sais point d'assez tristes pour vous peindre l'état de délabrement, de misère et d'opprobre où est tombée cette pauvre Rome que vous avez vue si pompeuse, et de laquelle à présent on détruit jusqu'aux ruines. On s'y rendait autrefois, comme vous savez, de tous les pays du monde. Combien d'étrangers, qui n'y étaient venus que pour un hiver, y ont passé toute leur vie? Maintenant il n'y reste plus que ceux qui n'ont pu fuir, ou qui, le poignard à la main, cherchent encore dans les haillons d'un peuple mourant de faim quelque pièce échappée à tant d'extorsions et de rapines... Les monuments de Rome ne sont guère mieux traités que le peuple... Je pleure encore un joli Hermès enfant, que j'avais vu dans son entier, vêtu et encapuchonné d'une peau de lion, et portant sur son épaule une petite massue. C'était, comme vous voyez, un Cupidon dérobant les armes d'Hercule; morceau d'un travail exquis, et grec, si je ne me trompe. Il n'en reste que la base, sur laquelle j'ai écrit avec un crayon : *Lugete, Veneres Cupidinesque*, et les morceaux dispersés, qui feraient mourir de douleur Mengs et Winckelmann, s'ils avaient eu le malheur de vivre assez longtemps pour voir ce spectacle. Tout ce qui était aux Chartreux, à la villa Albani, chez les Farnèse, les Honesti, au muséum Clementi, au Capitole, est emporté, pillé, perdu ou vendu. Des soldats, qui sont entrés dans la bibliothèque du Vatican, ont détruit, entre autres raretés, le fameux *Térence* de Bembo, manuscrit des plus estimés, pour avoir quelques dorures dont il était orné. Vénus de la villa Borghèse a été blessée à la main par quelque descendant de Diomède, et l'Hermaphrodite, *immane nefas!* a un pied brisé... »

Tout en blâmant le vandalisme des soldats, Courier se comportait vaillamment; il se distingua au siége de Civita-Vecchia, et revint au Vatican où son amour pour l'étude faillit lui coûter la vie. Le 29 septembre 1799, lorsque les Français abandonnant Rome aux Napolitains se retirèrent au château Saint-Ange, notre guerrier-littérateur, s'oubliant à la bibliothèque, n'en sortit que le soir. Reconnu par la populace, il fut poursuivi des cris *un giacobino*, vit tomber une vieille femme atteinte d'un coup de fusil qui lui était destiné et n'échappa aux assassins que grâce à la protection de son hôtelier Chiaramonte. Il dut alors revenir en France, et, ayant débarqué à Marseille, il se vit dépouillé par des Marseillais qui, moins lettrés ou moins galants que les officiers de Wurmser en pareille occasion, se gardèrent bien de lui renvoyer son bagage. Il partit ensuite pour Paris, où il arriva malade, et le docteur Bosquillon, helléniste distingué, tout en le traitant pour un crachement de sang, lui lisait Hérodote pour lui faire prendre patience. Dès que son malade alla mieux, il l'introduisit dans la maison de l'érudit Clavier, dont plus tard Courier épousa la fille. Chargé d'un poste dans l'artillerie de Paris, il passait les heures de loisir que lui laissait cette fonction à traduire les *Philippiques* de Cicéron. Mais comme le crachement de sang se déclara de nouveau, il obtint un congé, qu'il alla passer près de sa mère, dont il eut la douleur de fermer les yeux. Il alla ensuite tenir garnison à Strasbourg, et là comme partout il s'occupa beaucoup moins d'artillerie que de ses chères études sur les auteurs anciens. L'*Athénée* de Schweighæuser lui suggéra l'idée d'un travail sur cet historien; travail qui parut en 1802 dans le *Magasin encyclopédique*. Courier était prédestiné aux maculatures de manuscrits; c'est ainsi qu'il gâta un magnifique exemplaire de l'*Athénée* appartenant à la bibliothèque de Strasbourg. Un nouveau congé lui permit de venir passer quelque temps dans la solitude de la Véronique, où il s'occupa à composer un *Récit du voyage entrepris par Ménélas pour redemander Hélène*, qu'il laissa inachevé; puis à retoucher l'*Eloge d'Hélène*, dédié à la princesse de Salm-Dick et imprimé en 1803.

Après s'être rendu à Douai, où le rappelait son service, il fut nommé chef d'escadron au 1er d'artillerie, le 27 octobre 1803, et dirigé sur Plaisance. A son arrivée dans cette ville, il dut voter sur la question de l'établissement de l'Empire :

« D'Anthouard, écrit-il le 2 mai 1804, nous dit à brûle-pourpoint : Un empereur ou la république, lequel est le plus de votre goût? Comme on dit : Rôti ou bouilli, potage ou soupe, que voulez-vous? » Messieurs, répondis-je, m'adressant à mes camarades, il me semble, sauf correction, que cela ne nous regarde pas : la nation veut un empereur, est-ce à nous d'en délibérer? « Je le croyais, ajoute un lieutenant, fait pour quelque chose de mieux. Que signifie, dis-moi... Un homme comme lui, Bonaparte, soldat, chef d'armée, le premier capitaine du monde, vouloir qu'on l'appelle Majesté! Etre Bonaparte et se faire sire! Il aspire à descendre. Il aime mieux un titre qu'un nom. César l'entendait mieux; il ne prit point de titres usés, mais il fit de son nom même un titre supérieur à celui de roi. »

Cette boutade n'empêcha pas le nouveau chef d'escadron de recevoir la croix d'honneur des mains mêmes du maréchal Jourdan, distinction qu'il reconnut en se faisant remarquer à Campo-Tenese sous le général Reynier, lequel, vainqueur des Napolitains, venait occuper Cosenza et rentrer à Reggio. Il eût désiré, plutôt comme antiquaire que comme guerrier, pousser jusqu'en Sicile : « S'il ne nous fallait que du vent pour y passer, écrivait-il, nous ferions comme Agamemnon, nous sacrifierions une fille; Dieu merci, nous en avons de reste. »

Détaché à Tarente par le général Reynier pour se procurer de l'artillerie, il réussit dans sa mission et s'embarqua la nuit du 10 au 11 juin, avec le capitaine Monval et deux canonniers, sur une polaque chargée de 12 pièces de canon et d'autant d'affûts. Attaqués par un brick anglais, ils se sauvent en se jetant dans la chaloupe, et n'abordent à l'embouchure du Crati que pour se voir dépouiller et menacer de mort par les Calabrais. Délivré par une ruse du syndic de Carigliano, Courier retourne auprès du général Reynier, qui le charge d'une seconde mission à laquelle met obstacle le débarquement des Anglais à Maïda. Courier combat les Calabrais insurgés, les pousse l'épée dans les reins jusqu'à Scigliano, rencontre bientôt une autre bande plus nombreuse, et s'échappe à grand'peine laissant son portemanteau entre les mains des brigands : « Je ne regrette que mon *Homère*, disait-il, et pour le ravoir je donnerais la seule chemise qui me reste. » Professant une estime médiocre pour ces scènes de guerre et de carnage qui remplissent la vie des grands capitaines, il écrivait à Sainte-Croix, le 12 septembre 1806 : « Pour moi, m'est avis que cet enchaînement de sottises et d'atrocités qu'on appelle *histoire* ne mérite guère l'attention d'un homme sensé. Plutarque, avec

L'air d'un homme sage
Et cette longue barbe au milieu du visage,

me fait pitié de nous venir prôner tous ces donneurs de batailles dont le mérite est d'avoir joint leurs noms aux événements qu'amenait le cours des choses. » — « C'est, dit-il dans un autre endroit, un plaisant historien et bien peu connu de ceux qui ne le lisent pas en sa langue; son mérite est tout dans le style; il se moque des fautes et n'en prend que ce qui lui plaît, n'ayant souci que de paraître habile écrivain. Il ferait gagner à Pompée la bataille de Pharsale, si cela pouvait arrondir tant soit peu sa phrase. » Ce jugement est injuste, et Plutarque n'était pas homme à dire, comme l'abbé de Vertot : « Tant pis! mon siége est fait! » Comme chez Hérodote, sa naïveté même témoigne en faveur de sa sincérité.

Courier, après un séjour de deux mois à Naples, est envoyé en remonte à Foggia où le marquis Tacconi met sa riche bibliothèque à son service. Mis aux arrêts par le général Dedon, il lui écrit une lettre, répandue à vingt exemplaires dans le corps d'occupation, et dans laquelle il le traite de lâche; il termine un billet à son colonel par cette ironie sanglante : « Si le général Dedon consent à lever mes arrêts, je signerai qu'il est brave, qu'il l'a fait voir à Gaëte et que tous ceux qui ont dit le contraire en ont menti, moi tout le premier. Un démenti de plus à l'armée, que voulez-vous de plus, mon colonel? » Le général Dedon leva les arrêts; il eut peur de la plume de Courier, comme il avait eu peur des balles de l'ennemi. Mais ce militaire indiscipliné, qui refusait d'obéir à ses chefs, obéissait ponctuellement aux prescriptions des généraux de l'antiquité, car, s'occupant alors de la traduction du traité de Xénophon sur l'équitation, il appliquait à la lettre les préceptes du maître, courant sur les dalles de Naples avec un cheval non ferré, bridé, équipé à la grecque et sans étriers.

En punition de sa mauvaise tête, il reçut l'ordre de quitter l'armée et de rejoindre son régiment à Vérone. Au lieu d'obéir, il courut s'enfermer à Resina, près de Portici, pendant deux mois pour terminer sa traduction, fit une excursion à Rome et à Florence, et arriva enfin à Vérone, en retard de six mois, inexactitude qu'il paya par des arrêts et la retenue d'une partie de sa solde. Ses affaires ayant nécessité sa présence à Paris, comme on lui refusait un congé, il donna sa démission en 1809. Il profita alors de ses loisirs pour veiller à l'impression de sa traduction de Xénophon; puis tout à coup, comme s'il eût voulu essayer encore une fois de comprendre ce génie de la guerre, auquel il ne croyait pas, il résolut de l'étudier, non pas sous des généraux médiocres, mais sous le grand maître en personne, et sollicita sa réintégration dans l'armée et la faveur de faire une campagne sous Napoléon. Sa demande fut bien accueillie et il reçut, le 7 mai 1809, l'ordre de se rendre en Allemagne. Fidèle à ses habitudes d'indépendance, il commença par aller à Luynes, puis à Strasbourg et de là à Vienne. Le 15 juin, attaché au 4e corps d'armée, il fut employé dans l'île de Lobau aux batteries chargées de protéger le passage du Danube. Après quarante-huit heures de travail et de danger, il tomba d'épuisement et on le transporta à Vienne, saisi d'horreur pour ces scènes de carnage, qu'il comprit moins que jamais. Il quitte Vienne incognito, se regardant comme parfaitement libre, parce que les formalités de sa réintégration n'avaient pas encore été remplies. Un mois après, nous le retrouvons à Strasbourg, d'où il se rend en Suisse, à Zurich. Comme le bon La Fontaine, avec lequel il a plus d'un point de conformité, il divise son temps en trois parts : l'une pour manger et dormir, l'autre pour le bain et la promenade, et la troisième pour l'étude. Là il est le héros d'une de ces aventures qu'il sait si bien raconter et que Sainte-Beuve qualifie de petites scènes parlantes, achevées, faites pour être ciselées sur une coupe antique, sur une de ces coupes que Théocrite proposait en prix à ses bergers. Un jour qu'il se baignait dans le lac, il est surpris par des Lucernoises, qui, voyant un homme dans le costume d'Adam avant le péché, se sauvent où elles peuvent, tandis que lui-même s'enfuit sous les ondes comme les grenouilles de La Fontaine. « Je fus, dit-il, prier les nymphes de me cacher dans leurs grottes profondes, mais en vain; bref, les Lucernoises me connaissent, et c'est peut-être ce qui m'empêche de leur faire ma cour. » Bientôt il quitta Lucerne pour Altorf, franchit le Saint-Gothard à pied, arriva à Milan le 3 octobre, et le 11, il adressa à Strasbourg, à M. Thomassin, une jolie idylle où il raconte une conversation par signes, sur les bords du lac de Lucerne, avec une des jolies naturelles du pays. Tout y est fraîcheur, simplicité, grâce naïve, et fait déjà pressentir le traducteur de Longus.

Parti de Milan le 27 octobre, Courier arriva à Florence le 4 novembre. Il passait ses journées à la bibliothèque de San-Lorenzo, où il découvrit dix pages ignorées de *Daphnis et Chloé* dans un manuscrit de Longus. En les copiant, il donna une seconde édition de sa maladresse de Strasbourg à propos de Schweighæuser et couvrit d'encre une vingtaine de mots du précieux texte. Grande colère du bibliothécaire Furia, plus irrité dans le fond d'avoir ignoré le prix du trésor qu'il avait entre les mains que de la bévue de Courier; il exigea que celui-ci donnât, par écrit, un certificat de sa maladresse, et qui fut ainsi conçu : « *Ce morceau de papier posé par mégarde dans le manuscrit pour servir de marque s'est trouvé taché d'encre, la faute en est à moi qui ai fait cette étourderie; en foi de quoi j'ai signé* — COURIER, — *ce 10 novembre* 1809. » Pour réparer autant que possible sa faute involontaire, Courier offrit de donner une copie exacte prise sur la sienne; sa proposition fut repoussée. Le lendemain, lorsqu'on voulut l'exiger, il refusa péremptoirement toute copie. Puccini, chambellan de la grande-duchesse de Toscane, Elisa, sœur de Bonaparte, voulut forcer Courier à communiquer le fragment dont il se trouvait seul possesseur; Paul-Louis fut intraitable. Alors Furia écrivit un libelle contre l'helléniste et M. Renouard, les accusant d'avoir volontairement maculé le manuscrit de Longus; ce dernier seul répondit. Mais la princesse Elisa, gardant rancune à Courier qui avait refusé de lui dédier son livre, se plaignit à Paris. Le ministre de l'intérieur, non content de faire saisir vingt-sept exemplaires restant des cinquante que l'auteur avait distribués gratuitement aux hellénistes d'Europe, voulut le faire arrêter. Paul-Louis, ne pouvant obtenir du préfet de Rome la permission de publier un mémoire justificatif, abusa, en se servant du nom du préfet, un éditeur qui, ne sachant pas le français, imprima cette justification sous le titre de *Lettre à M. Renouard.*

On avait voulu rendre Courier odieux et par le fait on avait réussi, car le public ne le désignait plus que sous le nom de *Voleur de grec;* il n'exagéra pas les droits de la défense en rendant ses agresseurs ridicules. Il les accabla sous ses sarcasmes, prouvant que l'origine de la colère de Furia était, non la tache d'encre, mais le dépit de voir que l'Europe entière connaissait son ignorance à l'endroit d'un trésor sur lequel il avait composé un ouvrage.

« Sans ce fragment fatal au repos de ma vie
Mes jours dans le loisir couleraient sans envie,

écrivait Courier à M. Renouard qu'il accusait de s'être défendu trop mollement. Je ne souffrirai pas, ajoutait-il ironiquement, qu'on vous pende pour moi et suis toujours prêt à crier : *Me, me, adsum qui feci.* Je déclarerai donc, quand vous voudrez, que moi seul j'ai fait la tache et n'ai point eu de complice. »

Pour faire encore plus de bruit autour de ce débat, Courier insinuait dans son factum que tous ses désagréments lui provenaient de sa qualité de Français. L'émotion fut vive et Napoléon ordonna de laisser l'auteur tranquille.

Telle est l'histoire de la tache d'encre faite sur le manuscrit de Longus. Furia ne se releva pas des coups qui tombèrent sur lui pressés comme la grêle; quant à Puccini, il mourut d'apoplexie à la suite d'une discussion où il maltraita en paroles Courier absent.

Les pages de la lettre à M. Renouard sont remplies de ce sel satirique, de cette verve de raillerie méprisante et cruelle dont on n'avait plus de modèle depuis les réponses de Voltaire à Fréron et à Desfontaines : c'est tout le style des *Provinciales*.

En mai 1811, Courier visita successivement Naples, Rome, Albano, Frascati et Rocca-di-Papa. En février 1812 eut lieu sa célèbre conversation avec la comtesse d'Albani et le peintre Fabre sur le mérite comparé des artistes et des guerriers, dont la conclusion, amenée dans la forme socratique, n'est rien moins que flatteuse pour les guerriers. Le martyr du grec retourna à Paris le 3 juillet 1812. En route, son obstination à vouloir s'affranchir de toute contrainte, même légale, lui fit passer quatre jours en prison à Blois pour défaut de passe-port. C'était au moment de la conspiration du général Mallet. Il dut sa liberté à l'intervention du préfet de police Réal, qui répondit que notre voyageur n'était redoutable que la plume en main. Ce service fut reconnu par l'envoi d'un exemplaire de Longus. Paul-Louis passa l'hiver et le printemps de 1813 à étudier et à jouer à la paume, sa distraction favorite. Il s'établit au mois de juillet de la même année à Saint-Prix, dans la vallée de Montmorency, pour travailler à une nouvelle édition de *Daphnis et Chloé*, qui parut sous le nom d'Amyot, mais qui est bien supérieure à celle du traducteur de Plutarque sous le double rapport de la grâce et de l'exactitude.

Si Courier était mauvaise tête, il justifiait le proverbe : il avait bon cœur. Affecté des désastres de 1814, il allait quitter Paris lorsqu'il épousa, à l'âge de quarante-deux ans, Mlle Clavier, qui n'en comptait que dix-huit. Le nouveau marié se mit bientôt en hostilité avec la discipline conjugale, comme il n'avait cessé de l'être avec la discipline militaire, et, toujours à l'imitation du bon La Fontaine, avant la fin de la lune de miel, il s'échappa en Touraine, visita la Normandie et se disposait à s'embarquer pour le Portugal, lorsqu'une lettre de sa femme lui rappella qu'il n'était plus libre. Il reprit la route de Paris, où il finit par s'acclimater à la vie matrimoniale.

Voici venir un autre Paul-Louis Courier, un Paul-Louis Courier que nous n'avions pas soupçonné jusqu'ici, toujours amoureux du beau, habile en l'art de bien dire, artiste en fait de style, mais devenu homme de parti, homme politique, pamphlétaire. Comment le devint-il? Certes, en obéissant à ses sentiments d'honnête homme indigné devant les persécutions, les vexations, les abus de cette époque *restaurée;* beaucoup aussi pour obéir à son humeur, à son instinct un peu railleur, tracassier, censeur. Il devait être, par nature, de l'opposition, et il en fut.

Au mois de décembre 1816, après s'être tenu à l'écart pendant la première Restauration, Courier adressa aux chambres, pour les habitants de Luynes, la fameuse pétition commençant par ces mots : « Messieurs, je suis Tourangeau, j'habite Luynes, sur la rive droite de la Loire, lieu autrefois considérable que la révocation de l'édit de Nantes a réduit à 1,000 habitants, et que l'on va réduire à rien par de nouvelles persécutions, si votre prudence n'y met ordre... » Et continuant, Paul-Louis Courier faisait en six pages, écrites d'un style net, incisif, quelquefois même pathétique, gai le plus souvent, le tableau des vexations auxquelles, non pas seulement son village, mais la France entière, était soumise à cette époque de réaction outrée.

La sensation fut telle, que le ministre de la police, M. Decazes, se servit de ce pamphlet contre ceux qui se montraient plus royalistes que le roi, et tenta de s'attacher Courier. Paul-Louis en profita; il se montra une fois dans le salon ministériel pour arrêter par la peur les tracasseries intéressées des gens du pays, et n'y reparut pas.

En 1820, Clavier venait de mourir; Courier se présenta pour succéder à son beau-père comme membre de l'Institut; il échoua. Il se consola de cet échec par une lettre à messieurs de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Leur compagnie, d'après lui, n'était bonne qu'à remplir le programme de sa fondation, c'est-à-dire à composer des devises pour les tapisseries du roi et, au besoin, pour les bonbons de la reine. Pourquoi donc avait-il ambitionné l'honneur d'être admis dans son sein? Telle fut la réponse facile qu'on lui fit. La rancune est mauvaise inspiratrice; car Courier, si riche de son propre fonds, alla chercher des épigrammes jusque dans Piron, dont il gâta un mot spirituel en le délayant : « Mon père, écrit-il, me l'avait bien dit : Tu ne seras jamais rien; tu ne seras jamais rien, c'est-à-dire tu ne seras ni gendarme, ni rat de cave, ni espion, ni duc, ni laquais, ni académicien! »

Courier adressa vers le même temps une série de lettres au journal le *Censeur* pour développer sa pensée politique. Dans ces lettres, il reconnaît les progrès accomplis; mais il fronde les abus et veut le moins de gouvernement possible. Il en arrivera même à dire que le gouvernement ne doit être qu'un bon cocher à qui la nation a le droit de dire : mène-moi là. Cette théorie est exposée d'une façon concise avec une bourgeoise bonhomie